

MÉMOIRES DE JARDIN

Liliane D. & Roger L.



Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Liliane D., 77 ans et Roger L., 92 ans

Bletterans, le 30 mars 2016



Elle - Roger, il connaît plus le jardin que moi. Moi, je faisais surtout les conserves. J'allais pas trop au jardin, parce que je ne trouvais pas les légumes, tellement il y avait de l'herbe ! Hein Roger ? Moi, je suis née à Besançon, en mars 1939. C'était juste avant la déclaration de guerre... Mon père est parti à la guerre, j'avais 5 mois ; il est revenu, j'avais 6 ans et demi...

Lui - Moi je suis né à Vincent.

Elle - A Machefaim, il a toujours habité là ! C'est un hameau, à 1km de l'église de Vincent. C'était le paradis. J'ai rencontré Roger en mai 1983, après la mort de mon mari. On s'est rencontrés au cimetière ! Nous étions amis.

Moi, je faisais un métier qui était très rare en France à l'époque et j'étais la première main. Je faisais du gainage de pipes avec du cuir (de mouton, de cheval...). J'étais la seule à faire ça. J'en gagnais 6000 par mois ! J'ai fait ça pendant 27 ans.

Elle - A Machefaim, je suis venue chercher la liberté. Mais j'ai toujours habité Besançon.

Lui - Moi, je faisais la culture des céréales et l'élevage, ce qu'on appelait la polyculture. J'avais des moutons. Sans être écologistes, on ne mettait pas de produits, parce qu'on a jamais eu besoin d'en mettre. On ne connaissait pas l'anti limaces ni le désherbant. D'abord, on n'avait pas de limaces en ce temps là. Parce qu'il y avait des hérissons. Aujourd'hui, on les a tués donc on met du produit. Les désherbants aussi font du dégât. Aujourd'hui, on protège tout ce qui est nuisible. Par exemple, les pies. Quand il y a des pies, il n'y a pas d'autres oiseaux. Elles sont jolies mais elles détruisent tout. On ne veut pas voir ni un pinson, ni un chardonneret.

Elle - Mais les pies doivent bien servir à quelque chose, puisqu'elles existent... !

Lui - Moi j'ai vu un geai emporter un moineau prêt à quitter le nid !

Elle - Oui mais ça, c'est la loi de la nature...

Lui - Les désherbants, nous, on s'en servait pas. Ça n'existait pas tout ça. Ce n'est que quand il y a eu le GVA (Groupement de Vulgarisation Agricole). Eux, ils étaient là pour développer l'industrie chimique. Et c'est là qu'il y a eu besoin de produits qui ont détruit et puis il fallait l'un pour consolider l'autre. Ça, c'était dans les années 1950... Ça a été le début de la fin des agriculteurs. Ils donnaient une indemnité de départ pour que les vieux s'en aillent, et pour que les jeunes reprennent la ferme. Alors ils ont commencé à s'endetter... jusqu'au cou. Le but, c'était de les amener à n'être plus que les commis des industriels. Ça a développé l'industrie mécanique. Parce que soi disant le matériel ne suivait pas donc il fallait tout changer. Les agriculteurs ont eu aussi leur part de responsabilité là dedans : c'était à celui qui avait le plus gros tracteur. Si le voisin avait un 40 chevaux, l'autre allait acheter un 60 chevaux et ainsi de suite... Ils se sont tués eux-mêmes et je ne les plains pas parce que moi, depuis le début j'ai vu comme ça marchait et je n'étais pas du tout d'accord avec ça. Je me suis dit « ils sont foutus ». Maintenant, c'est devenu une industrie. Une fois qu'ils ont été endettés, ils étaient pris ! Certains ont commencé à emprunter pour rembourser leurs prêts, alors ils ont pas duré...

Lui - Nous, on a connu les travaux des champs avec les bœufs, puis avec les chevaux et ensuite on a eu un petit tracteur. Y'avait le marché couvert, le mardi, à Bletterans. Les camions de volaillers venaient de la Bresse. Les cages de poulets ne tenaient pas sous le marché couvert ! Les bressans apportaient leur beurre, leurs œufs. Les gens n'avaient pas beaucoup d'argent mais ce qu'ils avaient, c'était à eux. Je vais vous dire une bonne chose : on a vécu une période qui repassera jamais, en terme de mentalité.

Elle - Nous en ville, on ne connaissait pas ça. Mais j'ai appris beaucoup de choses. J'aimais bien sa vie même si je n'ai jamais mis les pieds dans le fumier, il ne m'y a jamais obligé. Moi je faisais le ménage et les conserves. Il me demandait juste pour traiter les moutons ! Je passais les seringues, car il ne pouvait pas piquer et tenir le mouton en même temps. On peut dire qu'on a eu une belle vie tous les deux !

Lui - Je mettais du fumier de mouton. Une année, on a récolté des pommes de terre d'un 1,2 kilo, voyez ce que ça représente ! Les carottes étaient moins belles à cause du terrain qui ne s'y prêtait pas. C'était de la terre difficile, grasse.

Il fallait la travailler, la labourer, la laisser sécher, et qu'il pleuve ensuite dessus. On n'avait jamais besoin d'arroser, c'était toujours humide dans le fond.

Elle - On a toujours eu beaucoup de légumes !

Lui - Moi je faisais attention à la lune, mais j'utilisais pas le calendrier. Pour moi, le calendrier lunaire ne tient pas debout. C'est une vaste blague ! Tout ce qui était racines, comme les pommes de terre, on y plantait en lune descendante. Les haricots verts, je les plantais le 4ème jour de la nouvelle lune. Mon voisin suivait le calendrier lunaire mais il ne récoltait pas beaucoup. Par exemple, pour que les flageolets soient mûrs tous en même temps il fallait les faire (les semer) en vieille lune. Tandis que pour les haricots, les récoltes sont étalées si on les sème à la nouvelle lune. La lune, c'est très simple. On sème les fleurs, les choses comme ça, en lune montante et les racines en lune descendante. J'ai fait ça toute ma vie donc j'ai quand même une expérience.

Les variétés, ça a beaucoup changé. On récoltait nos pommes de terre, de la reine des Flandres qu'on allait chercher à Desnes pour changer de terrain.

Mais on ressemait nos graines, notre blé, tous nos produits. Tandis que maintenant, il faut tout acheter. A l'époque, tout le monde faisait les semences. Maintenant, on ne peut plus les faire avec les nouveaux plants. La terre, c'est ça, quand vous mettez ce qui faut dessous, vous avez tout ce que vous voulez. On engraisait la terre avec le fumier de mouton, le meilleur. Maintenant, on le trouve en granulés.

Les choux, on commençait avec les « cœur de bœuf » pis après venaient les autres. On faisait pas de légumes très fins comme les asperges, le brocoli ou le chou-fleur ; la terre ne s'y prêtait pas. Par contre, on avait des belles courges, des beaux potirons. Parfois, j'étais obligé de coucher la brouette pour les charger tellement elles étaient grosses. J'en faisais de la confiture avec du citron ; au goût on reconnaît pas que c'était de la courge !

Elle - Qu'est-ce qu'on a mangé comme potiron !

Aussi, on stérilisait le vin de sa vigne et on faisait du vin de pissenlit. Tout le monde avait sa petite vigne.

Je faisais au moins 350 bocaux par an. Quand la famille venait manger, on était contents de les trouver.

Les haricots verts, c'était principalement des beurres, on ne les cueillait pas tous les jours. Je reprochais à Roger de les cueillir trop gros... On faisait un peu des côtes de bettes, on mangeait la feuille en épinards. On a bien mangé, vous savez... On a vécu 30 ans en mangeant nos légumes.

Lui - Pour les poireaux, je faisais une rigole. Je la noyais. Puis je mettais un peu de fumier de mouton et je recouvrais avec de la terre. Je n'ai jamais arrosé un poireau. Ils venaient de la grosseur d'un verre !

On vivait sur nous. Alors que maintenant, il faut tout acheter et en plus, c'est plein de produits. Il n'y a plus rien de normal.

Elle - J'avais en quelque sorte une double vie. J'ai vécu avec le paysan traditionnel et moi j'étais dans la mode et j'habitais en ville. Ce qu'il faisait m'intéressait et inversement. Nous avons toujours été complémentaires. On pense les deux pareil ; on n'a pas besoin de se parler. On s'est jamais forcés ! Et puis chacun fait ce qu'il veut.

Il y avait de l'oseille. J'aimais, mais il fallait que ce soit mélangé avec des épinards. On avait des fruitiers.

Des pêches de vignes, beaucoup ; des blanches. On a fait beaucoup de compote. Je passais les pêches au moulin à légumes pour retirer la peau puis je les mettais en barquette au congel et on les ressortait pour faire des compotes. On en a fait des kilos !

Lui - On avait des arbres fruitiers de toutes sortes, des pêchers, des pruniers, des pommiers, des poiriers... Il y a des variétés qui reviennent, comme la Belle fille de Salins. C'est une petite pomme. Alors, moi, ce que j'ai fait, j'ai greffé un sauvageon (pommier sauvage) avec de la grosse pomme et là-dessus, j'ai re-greffé alors mes Belle-fille de Salins. Elles étaient plus grosses.

Moi, j'apprenais bien mais j'aimais pas aller à l'école. Le curé voulait que j'entre au séminaire pour avoir de l'instruction. Je n'ai pas voulu quitter cette vie que j'avais à la ferme, parce que j'étais libre !

On faisait un peu tout. J'allais chercher mes veaux en montagne, mes petits taureaux, et je les élevais. Je soignais toutes mes bêtes. Si vous avez des problèmes avec un médecin, si vous pouvez aller voir un vétérinaire, c'est pas plus mal, car il a autant de connaissance qu'un médecin !

Mes parents, ils se soignaient pas tellement avec les plantes. Même du temps de mes parents.

Lui - On peut se soigner avec les plantes. Contre la bronchite, on préparait des cataplasmes de farine de lin avec un peu de moutarde. La moutarde, c'est le meilleur médicament contre la bronchite. Autrement, on se soignait beaucoup avec les ventouses et avec l'aspirine. Le docteur de Bletterans, il disait « Un rhume qu'on soigne, il dure une semaine. Et celui qu'on soigne pas, il dure 8 jours ! ».

Elle - On peut faire des sirops avec des limaces rouges ; contre la bronchite ! A Besançon, un curé étaient venu entreposer un paquet chez nous, dans le frigo, le temps que la voisine revienne, car c'était pour elle et elle était absente. Quand on a su que c'était des limaces rouges, ma mère quand elle a su que des limaces avaient été mises à côté de ses bifteks, elle était dégoûtée ! Elle les faisaient macérer dans un bocal avec du sucre, elle filtrait, et elle donnait ça à ses enfants.

Lui - Celui qui a été sujet à la tuberculose, il mangeait des limaces vivantes. Le beau-père à la Jeanine, tous les matins il faisait la tournée du jardin pour manger les limaces !

Maintenant, on prend des antibiotiques, on détruit tout. Le bon pis le mauvais.

Elle - A la puberté, ma grand-mère nous donnait des tisanes de centaurée contre l'acné. C'était mauvais, c'était affreux ! Aussi, pour les mites, on mettait des fleurs jaunes. Ah pour ça, ma grand-mère était beaucoup plante. Elle était un peu sorcière sur les bords, la mémère. Elle nous purgeait avec de l'huile de ricin, et de l'huile de foie de morue pour nous fortifier.

Lui - La période d'avant-guerre, on la reverra jamais, faut pas se faire d'illusion. Au niveau de la sympathie des gens... Avant la guerre, le mercredi soir et le samedi soir, on allait quelque part jouer aux cartes, et les femmes tricotaient. Après, à 11h y'avait le casse-croûte : saucisson, fromage, gaufres, confitures !

Vous croyez pas que le progrès, ça va un peu loin ?

L'époque passée ne se retrouvera jamais.

Jamais vous revivrez ça.

